



Stefan Zweig

Lettre  
d'une  
inconnue

Dessins de Pierre Mornet



Stefan Zweig

Lettre  
d'une  
inconnue

Dessins de  
**Pierre Mornet**

Traduit de l'allemand (Autriche) par  
**Sylvie Howlett**







Comme R., le célèbre romancier, rentrait à Vienne au petit matin après trois jours passés dans la fraîcheur des montagnes, il s'acheta un journal à la gare et, jetant un bref coup d'œil à la date, se rappela que c'était le jour de son anniversaire. Le quarante-et-unième, calcula-t-il aussitôt et ce constat ne lui fit ni chaud ni froid. Il feuilleta rapidement les pages bruissantes du journal et rentra chez lui en taxi. Le domestique lui annonça deux visites et quelques appels téléphoniques en son absence, puis lui apporta sur un plateau le courrier accumulé. Il le consulta avec nonchalance, ouvrit quelques enveloppes dont l'expéditeur l'intéressait ; il mit de côté une lettre dont l'écriture lui était inconnue et qui lui paraissait trop volumineuse. Entre-temps, le thé avait été servi ; il s'installa confortablement dans son fauteuil, parcourut encore une fois le journal et quelques revues ; puis il s'alluma un cigare et saisit la lettre mise de côté.

Il y avait une bonne vingtaine de pages, hâtivement rédigées d'une écriture féminine, inconnue et nerveuse : un manuscrit plus qu'une lettre. Machinalement, il palpa encore une fois l'enveloppe pour vérifier s'il n'y avait pas un mot d'accompagnement qu'il aurait oublié. Mais elle était vide et ne portait, pas plus que les feuillets, ni adresse d'expéditeur, ni signature. Bizarre, pensa-t-il, et il reprit la lettre. « *À toi, toi qui ne m'as jamais connue* », figurait comme un appel, un titre, en haut de la page. Intrigué, il fit une pause : était-ce pour lui ou pour un être imaginaire ? Sa curiosité fut piquée. Et il commença à lire :

Mon enfant est mort hier – pendant trois jours et trois nuits j’ai lutté avec la mort pour sauver cette tendre petite vie ; pendant quarante heures, alors que la grippe faisait trembler son pauvre corps fiévreux, je suis restée à son chevet. J’ai rafraîchi son front brûlant, j’ai tenu jour et nuit ses petites mains fébriles. Au troisième soir, je me suis écroulée. Mes yeux n’en pouvaient plus ; ils se fermaient sans que je m’en rende compte. Je me suis endormie trois ou quatre heures sur le fauteuil raide et, pendant ce temps, la mort l’a emporté. Maintenant, il est couché là, le pauvre, le doux petit garçon, dans son étroit lit d’enfant, tout comme à l’instant de sa mort ; on lui a simplement fermé les yeux – ses yeux profonds et sombres –, on lui a joint les mains sur sa chemise blanche et la flamme de quatre cierges s’élève aux quatre coins de son lit. Je n’ose pas le regarder, je n’ose pas faire un mouvement, car lorsque la flamme des cierges vacille, des ombres glissent sur son visage et sa bouche close, et c’est comme si ses traits prenaient vie, et je pourrais penser qu’il n’est pas mort, qu’il va se réveiller et me dire, de sa voix claire, un de ces tendres petits mots d’enfant. Mais je le sais, il est mort, je ne veux plus le regarder, pour ne plus espérer encore,





ne plus être déçue encore une fois. Je le sais, je le sais, mon enfant est mort hier – maintenant, je n'ai plus que toi au monde, toi seul, toi qui ne sais rien de moi, toi qui dois être en train de jouer sans te douter de rien, de folâtrer avec les choses ou les êtres. Toi seul, toi qui ne m'as jamais connue et que j'ai toujours aimé.

J'ai pris le cinquième cierge et l'ai posé là, sur la table où je t'écris. Car je ne peux rester seule avec mon enfant mort sans laisser crier mon âme, et à qui devrais-je parler en cette heure affreuse, sinon à toi, toi qui étais tout pour moi et qui l'es encore ! Peut-être que je ne m'exprime pas très clairement, peut-être que tu ne me comprends pas – ma tête est déjà prise, ça bat et ça cogne dans mes tempes, mes membres me font si mal. Je crois que j'ai de la fièvre, peut-être déjà la grippe, moi aussi, cette grippe qui rôde en ce moment, de porte en porte, et ce serait bien, car je m'en irais alors avec mon enfant, sans avoir à porter la main sur moi. Parfois, tout devient noir, je n'arriverai peut-être même pas à terminer cette lettre – mais je veux rassembler toutes mes forces pour te parler une fois, rien qu'une, toi mon aimé, toi qui ne m'as jamais connue.

C'est à toi seul que je veux parler, tout te dire, pour la première fois ; tu dois tout savoir de ma vie, qui a toujours été à toi et dont tu n'as jamais rien su. Tu ne dois connaître mon secret que lorsque je serai morte et que tu n'auras plus à me répondre, lorsque ces

frissons glacés et brûlants qui secouent mes membres en ce moment signifieront que c'est la fin. Continuerais-je à vivre que je déchirerais cette lettre et continuerais à me taire comme je me suis toujours tue. Mais si tu tiens cette lettre entre tes mains, alors sache que c'est une morte qui te raconte sa vie, vie qui t'a été dédiée de sa première heure de lucidité jusqu'à la dernière. Ne crains pas mes paroles ; une morte ne veut plus rien, ni l'amour, ni la compassion, ni la consolation. Je ne veux plus qu'une chose de toi, c'est que tu croies tout ce que te révélera ma douleur cherchant refuge auprès de toi. Crois chaque mot, c'est tout ce que je te demande : on ne ment pas à l'heure où son unique enfant vient de mourir.

Je veux te révéler toute ma vie, cette vie qui n'a vraiment commencé que le jour où je t'ai connu. Auparavant, ce n'était que brume et confusion où ma mémoire ne se replongeait plus, comme une cave remplie de choses indistinctes, couvertes de poussière et de toiles d'araignée, et d'êtres dont mon cœur ne sait plus rien. À ton arrivée, j'avais treize ans et je vivais dans cet immeuble où tu vis encore, ce même immeuble où tu tiens dans tes mains cette lettre, mon dernier souffle de vie ; j'habitais le même couloir, la porte juste en face de la tienne. Tu ne te souviens sûrement plus de nous, la pauvre veuve d'un contrôleur à la Cour des comptes (elle était toujours en deuil) et sa fille, une adolescente maigre – nous étions très discrètes, comme enfouies dans notre









22,50 €

ISBN 978-2-210-77767-5



9 782210 777675